

CHRONIQUE SOCIALE

La poussée socialiste - Les congrès allemands aux socialistes français - Distinction en théorie - Confusion en pratique - Conclusions - Les vraies responsabilités

Un vœu favorable émis en ce moment les vœux socialistes; le fait ne peut être nié.

M. Jaures escadé fièrement, en qualité de vice-président le fauteuil de la tribune française. L'entrée dans le ministère avait été un gros succès pour le parti.

Nous disions, dans une récente chronique, d'après M. Mabileu que n'est pas des nôtres mais qui a étudié de près les Etats-Unis, combien le péril collectiviste, malgré les apparences contraires, est réel de l'autre côté de l'Océan.

Voici que de haut de la tribune allemande, le chancelier de Bismarck, dans la pensée diplomatique sans doute d'imposer silence aux socialistes, en une question qui semblait rassurante, fait un éloge pompeux de M. Millerand.

En Angleterre enfin, le socialisme monte. Les Trades Unions ayant décidé de se lancer dans l'action politique. Ce fut l'évidence conclutive d'une conférence très documentée donnée cette semaine au Musée social.

Théoriquement, il est vrai on pourrait faire une distinction importante. Le socialisme, parti politique, presse; le socialisme, doctrine sociale, s'il n'est ou n'est pas, est au moins stationnaire.

Il y a dix et vingt ans, pour avoir connu ces jeunes gens qui se passionnaient pour les doctrines de Lassalle, Karl Marx et Benoit Malon. En avons-nous eu alors des têtes endoctrinées au lot d'extrême et sur la source de la vérité?

Voici des thèses! Personne n'en parle plus aujourd'hui. La Petite République a été obligée de constater et constater loyalement l'échec de ses instituteurs populaires destinés à la vulgarisation des principes doctrinaires du parti.

Chaque contractant donne mandat à la Société de vendre dans toute la Russie et à l'étranger, et elle le juge à propos, au comptant ou à crédit, la quantité totale des produits fabriqués par le contractant et destinés à la vente.

Le contractant s'oblige à vendre en dehors de la Russie à une personne, ni directement ni par l'intermédiaire d'autres Sociétés ou établissements ou d'autres tiers, les produits ci-dessus désignés.

Le contrat socialiste qui nous paraissent incontestables, nous dit, on peut le dire, les progrès d'un parti politique, non ceux de leurs thèses.

Aussi des hommes ont-ils pensé que, poussés jusqu'au bout cette distinction, on pourrait aujourd'hui dire socialiste, en ce sens qu'un désir d'amélioration du sort des ouvriers et de l'abolition de la classe pauvre, sans pour ce admettre les thèses diverses qui furent dans le passé, la base doctrinale du parti.

Le socialisme, dans l'Encyclopédie sur la Condition des ouvriers et les documents postérieurs, l'ont accepté et baptisé en quelque sorte mot de démocratie chrétienne, par le dehors de toute acception politique, a été le socialisme et établi ainsi une terminologie qui, pratiquement, était d'être respecté par les catholiques, sous peine de confusion.

La confusion du reste existe en réalité, malgré quelques apparences contraires, entre le socialisme théorique et le socialisme pratique. Né à premier, le second en porte le germe et développe partout au soleil du succès, irisque, par suite des circonstances, ce qui vient à l'heure pour lui.

Une enquête fort curieuse a été faite par la revue le Mouvement socialiste sur les rapports à l'anticléricalisme et du socialisme. Celui-ci le plus frappé dans cette enquête, c'est l'affirmation de M. Karl Kaustka, ex-secrétaire du parti socialiste, prise dans de récents Congrès allemands. Il exposait le socialisme germanique à une politique de tolérance à l'égard des Congrès et de l'Eglise.

Malheureusement, cette manière de voir, double du reste, repose surtout sur des raisons de tactique, en vue d'arriver au succès politique. Nous nous en méfions donc d'autant plus que le socialisme - nous aurons certainement l'occasion de le montrer un jour - suppose des principes philosophiques inacceptables au point de vue religieux.

En dehors de cette démocratie qui se dénomme et qui est chrétienne, dit Léon XIII dans son allocution de Noël, le mouvement démocratique séditionnel et athée s'avance vers un idéal tout autre. Qu'il n'en soit du reste de l'Allemagne, en France le socialisme porte sur lui l'anticléricalisme comme une tunique de Nessus. L'expérience ne le montre que trop. Que conclure de tout ceci?

Le socialisme, dans l'Encyclopédie sur la Condition des ouvriers et les documents postérieurs, l'ont accepté et baptisé en quelque sorte mot de démocratie chrétienne, par le dehors de toute acception politique, a été le socialisme et établi ainsi une terminologie qui, pratiquement, était d'être respecté par les catholiques, sous peine de confusion.

La confusion du reste existe en réalité, malgré quelques apparences contraires, entre le socialisme théorique et le socialisme pratique. Né à premier, le second en porte le germe et développe partout au soleil du succès, irisque, par suite des circonstances, ce qui vient à l'heure pour lui.

Une enquête fort curieuse a été faite par la revue le Mouvement socialiste sur les rapports à l'anticléricalisme et du socialisme. Celui-ci le plus frappé dans cette enquête, c'est l'affirmation de M. Karl Kaustka, ex-secrétaire du parti socialiste, prise dans de récents Congrès allemands. Il exposait le socialisme germanique à une politique de tolérance à l'égard des Congrès et de l'Eglise.

Malheureusement, cette manière de voir, double du reste, repose surtout sur des raisons de tactique, en vue d'arriver au succès politique. Nous nous en méfions donc d'autant plus que le socialisme - nous aurons certainement l'occasion de le montrer un jour - suppose des principes philosophiques inacceptables au point de vue religieux.

En dehors de cette démocratie qui se dénomme et qui est chrétienne, dit Léon XIII dans son allocution de Noël, le mouvement démocratique séditionnel et athée s'avance vers un idéal tout autre. Qu'il n'en soit du reste de l'Allemagne, en France le socialisme porte sur lui l'anticléricalisme comme une tunique de Nessus. L'expérience ne le montre que trop. Que conclure de tout ceci?

Le socialisme, dans l'Encyclopédie sur la Condition des ouvriers et les documents postérieurs, l'ont accepté et baptisé en quelque sorte mot de démocratie chrétienne, par le dehors de toute acception politique, a été le socialisme et établi ainsi une terminologie qui, pratiquement, était d'être respecté par les catholiques, sous peine de confusion.

La confusion du reste existe en réalité, malgré quelques apparences contraires, entre le socialisme théorique et le socialisme pratique. Né à premier, le second en porte le germe et développe partout au soleil du succès, irisque, par suite des circonstances, ce qui vient à l'heure pour lui.

Une enquête fort curieuse a été faite par la revue le Mouvement socialiste sur les rapports à l'anticléricalisme et du socialisme. Celui-ci le plus frappé dans cette enquête, c'est l'affirmation de M. Karl Kaustka, ex-secrétaire du parti socialiste, prise dans de récents Congrès allemands. Il exposait le socialisme germanique à une politique de tolérance à l'égard des Congrès et de l'Eglise.

Malheureusement, cette manière de voir, double du reste, repose surtout sur des raisons de tactique, en vue d'arriver au succès politique. Nous nous en méfions donc d'autant plus que le socialisme - nous aurons certainement l'occasion de le montrer un jour - suppose des principes philosophiques inacceptables au point de vue religieux.

En dehors de cette démocratie qui se dénomme et qui est chrétienne, dit Léon XIII dans son allocution de Noël, le mouvement démocratique séditionnel et athée s'avance vers un idéal tout autre. Qu'il n'en soit du reste de l'Allemagne, en France le socialisme porte sur lui l'anticléricalisme comme une tunique de Nessus. L'expérience ne le montre que trop. Que conclure de tout ceci?

Le socialisme, dans l'Encyclopédie sur la Condition des ouvriers et les documents postérieurs, l'ont accepté et baptisé en quelque sorte mot de démocratie chrétienne, par le dehors de toute acception politique, a été le socialisme et établi ainsi une terminologie qui, pratiquement, était d'être respecté par les catholiques, sous peine de confusion.

ÉTRANGER

Premièrement, que nous devons par notre action sociale désintéressée, promouvoir le bien du peuple autant que nous le pouvons. C'est l'esprit de l'Évangile. Le clergé ne saurait manquer de s'en souvenir et d'agir en conséquence.

Secondement, nous ne devons pas cependant avoir l'impudence de flirter avec le socialisme qui, théoriquement et pratiquement, concourt à la destruction de la religion. Nous devons être assez loyaux pour faire comprendre au peuple qu'on peut être son ami, défendre ses intérêts, faire de la bonne démocratie, sans accepter par flagornerie d'être socialiste.

Concluons, enfin, qu'ils commettent un crime de lèse-patrie les hommes qui, en France, donnent la main aux adversaires de l'ordre social, tout en se condamnant dans leur cœur, tout en désirant de ne pas faire leur œuvre, tout en empêchant par de savantes manœuvres anticléricales toute réforme sociale.

Nous sommes à une heure de tourmente. Restons debout, luttant pour la vérité, faisant le bien politique et social. Un jour viendra - croyons en la justice immanente - où tous les masques tomberont, où le peuple reconnaîtra quels sont ses vrais amis, où il rejettera les comédiens qui le flattent par pur intérêt personnel et reviendra à la religion qui, seule, peut fournir les principes qui permettent d'unir pratiquement l'ordre public, le respect des droits et le progrès social.

FRANCE. M. Cambon, le nouvel ambassadeur de France près du roi d'Espagne, en remettant ses lettres de créance au jeune souverain s'est exprimé ainsi: « sire, j'ai l'honneur de déposer entre les mains de Votre Majesté les lettres qui m'accréditent en qualité d'ambassadeur de la République française. Quelles qu'aient été les vicissitudes de leur histoire, l'Espagne et la France furent toujours de réciproques sympathies, avec, moins du voisinage qui de la communauté d'idées et de sentiments. Leur civilisation est son origine des mêmes sources, leurs aspirations tendent au même idéal: grandeur, moralité et liberté. Les grands faits glorieux, annales sont illustrées également par le courage et la générosité de ceux qui les ont écrits. La nation française a suivi ainsi, avec un profond et sincère intérêt, le commencement du règne de Votre Majesté, sous l'égide tutélaire de votre auguste mère. La France espère faire de vous pour le bonheur de Votre Majesté et la prospérité de l'Espagne. Elle se félicite de l'interprète de M. le président de la République et de son gouvernement en apportant à Votre Majesté l'expression de confiance de voir se resserrer davantage les liens d'amitié qui existent entre les deux pays. C'est pour moi un grand honneur d'avoir été élu pour collaborer à une œuvre si noble, et j'ose espérer que la bienveillance de Votre Majesté et de son gouvernement facilitera cette tâche. Alphonse XIII a répondu: « Monsieur l'ambassadeur, il me plaît de recevoir les lettres qui vous accréditent à ma cour comme ambassadeur de la République française. L'Espagne et la France sont unies par les liens d'une vieille amitié, rien ne m'est plus agréable que l'assurance que vous apportez de l'attentif intérêt avec lequel la République a suivi le commencement de mon règne. Les vœux que vous m'exprimez soit pour moi personnel, soit pour celle de mon peuple, correspondent à ceux non moins sincères que je fais pour le bonheur de la nation française et de l'illustre homme d'état qui la dirige. Avant ce moment, Monsieur l'ambassadeur, vous aviez montré par votre conduite l'affection que vous portez à la République française. Dans des circonstances critiques, alors que vous étiez comme aujourd'hui investi de la représentation officielle de la France, vous avez obtenu des titres à notre reconnaissance. La collaboration que vous nous offrez si noblement obtiendra l'appui décidé de mon gouvernement, et dans l'accomplissement de la tâche confiée à votre sagesse et à votre intelligence, M. le président de la République, chaque jour rendra encore plus cordiaux les rapports qui existent si heureusement entre les deux pays. M. Cambon a fait ensuite ses vœux officiels, dans une des voitures de la cour, au président du Conseil et à divers ministres. Ces visites ont été aussi très rendues. Les discours de M. Cambon a produit une excellente impression. Le duc de Teisan va mieux. ALLEMAGNE. - M. de Billow et M. Bebel. - Toute la séance d'hier jeudi a été remplie par un long discours de M. Bebel auquel M. de Billow a répondu. M. Bebel a affirmé que l'Allemagne ne peut pas supporter les charges d'une armée et d'une armée de premier rang. En suivant la fameuse politique mondiale, l'Allemagne joue le rôle d'un homme qui fait l'impératif d'un touché-tout risible qui se mêle de tout. Il reproche à la France de faire constamment les prévenances à la Russie, sans obtenir la moindre compensation. Les Anglais sont irrités contre les Allemands, surtout à cause de notre politique navale. M. Bebel critique aussi la conduite de l'Allemagne dans les affaires de Venezuela, où il s'agit de des intérêts de quelques gros capitalistes. Il critique aussi l'attitude prise contre les socialistes. La discussion devient vive et s'aggrave. M. Bebel parle du langage de l'empereur et d'une voix s'élève qui traite ce langage de « révolte ». M. de Ballestrem intervient; il veut savoir qui a prononcé cette parole, pour rappeler son auteur à l'ordre. Personne ne répond. M. Bebel ajoute que le prince impérial a traité les socialistes de « misérables ». Le Reichstag est fort animé quand M. de Billow monte à la tribune pour répondre. Il refuse, une à une, les assertions de M. Bebel. Il n'est pas interrompu. Il explique que les paroles de l'empereur: « Notre avenir est sur mer » a d'autre signification que l'Allemagne, comme les autres nations, a le droit de « voguer sur les mers » et qu'au-delà que le programme des constructions navales sera rempli l'Allemagne ne sera sur mer qu'une puissance de quatrième rang. Enfin, refusant les paroles de M. Bebel au sujet de la haine qu'inspire partout l'Allemagne, le chancelier ne voit là qu'une maladroite exagération. Et il termine par ces mots: « Gardons nous de pousser à l'extrême des querelles qui nous divisent nous et personne ne nous offensera ». Voilà un langage dont on peut, même en France, faire son profit. MAROC. - Nouvelles rassurantes. - Les lettres transmises de Fes à la presse anglaise sont bonnes. La tribu Hysnia, attaquée par les

troupes du gouvernement, a dû s'enfuir. Des prisonniers ont été amenés à Fes. Les désordres près de Marakesh sont sans importance. Les villages de la tribu Hysnia ont été brûlés: les troupeaux ont été razzés. Mais il ne peut se faire que, de ce côté, il y ait encore des difficultés. D'autre part, on n'est pas sans inquiétude sur l'attitude du prétendant dont on ignore les desseins. VENEZUELA. - Le bombardement des Allemands. - La conduite des Allemands qui ont poursuivi pendant toute la journée d'hier le bombardement de San Carlos est absolument inacceptable. Les trois navires allemands, Panther, Vineta et Falks, ont criblé d'obus la forteresse qui a répondu tant qu'elle a pu; mais son artillerie est plus faible. Les dégâts sont considérables. Il y a plusieurs morts, et le village de San Carlos a beaucoup souffert. En Angleterre, l'irritation s'accroît contre les Allemands. Et les journaux demandent pourquoi l'Angleterre n'a pas empêché ces actes d'utile violence au moment où on allait négocier pour le règlement de ce conflit. On dit, du reste, que le gouvernement anglais a fait connaître aux Etats-Unis qu'il désapprouvait le bombardement et qu'il n'en avait pas été préalablement informé. Après le bombardement, les vaisseaux allemands ont capturé le canonnière vénézuélienne Miranda et l'ont emmené. TRAIN TAMPONNÉ PAR UN RAPIDE 2 MORTS - 9 BLESSÉS Le rapide de Paris n° 34, partant d'Angers à 1 h. 30 du soir et passant à la Bohalle à 1 h. 1/2, a tamponné, à cette dernière station, la machine n° 751, stationnant sur les voies principales. Le choc a été terrible, le rapide marchant à une allure de 80 ou 100 kilomètres à l'heure. Un mécanicien et un chauffeur ont été tués sur le coup, et les deux autres ont été grièvement blessés. Une dizaine de voyageurs du rapide ont été également blessés. Les deux machines ont été démolies ainsi que trois wagons du rapide, qui auraient été en partie brisés. Les voies sont obstruées et la circulation des trains interrompue. Le chauffeur et le chauffeur du rapide, deux Angevins, tous deux pères de famille, se nomment Lambert et Charlier. Ceux du train tamponné sont les Français et le Breton, qui ont été ramenés à Angers dans la même train que les cadavres de leurs malheureux camarades. La cause de la catastrophe est de très graves confusions à la tête; sa vie est en danger. Mercier est moins grièvement blessé. Voici les noms des voyageurs blessés: M. Raimbourg, nommé Elbeuf; Elbeuf; Raimbourg, de Loir-et-Cher; Brunet, chimiste à Paris, 37, boulevard Saint-Marc; Hure, d'Angers. M. employé de la poste et deux agents du train ont été sérieusement contusionnés. Une femme enterrée par son meurtrier DANS UNE CABANE A LAPINS Un crime, commis il y a plusieurs mois environ, a été découvert hier soir au Petit-Village. Avant-hier, le horticoltur Simon-Léon-François, nommé Lamouline, frappe d'intention son épouse, la femme Lamouline, et on constata qu'il avait habité 38, boulevard de la Zone, en compagnie de sa fille, Thérèse Demarcelle, du père de celle-ci, cordonnier, et de la compagnie de ce dernier, la femme Françoise Legrand, âgée de 47 ans. Ces deux femmes avaient, à plusieurs reprises, attiré l'attention de la police. M. le juge Bourcier vint hier dans le cabinet de M. Hamard et se concerta avec lui. Thérèse, questionnée sans résultat, lui fit dire ce qu'elle savait. Elle raconta que son père avait caché le corps sous le lit d'un appartement de 600 francs et, pour le punir, il l'avait frappée avec le premier objet qui lui était tombé sous la main. Cet objet était un jeu de cartes de cordonnier. Françoise tomba, mais, vigoureuse, énergique, elle s'était traînée pour chercher de quoi se défendre. Demarcelle l'avait aidée à se relever et à se réfugier dans une cabane à lapins. A la suite de cette déclaration, M. Bourcier, le juge Bourcier de la République et M. Hamard, chef de la Sûreté, se transportèrent boulevard de la Zone, sur le terrain militaire. Ils firent arrêter Demarcelle, puis, sans lui donner le temps de réfléchir, M. Bourcier lui demanda: « Où avez-vous enterré le cadavre? »

ALPHONSE XIII a répondu: « Monsieur l'ambassadeur, il me plaît de recevoir les lettres qui vous accréditent à ma cour comme ambassadeur de la République française. L'Espagne et la France sont unies par les liens d'une vieille amitié, rien ne m'est plus agréable que l'assurance que vous apportez de l'attentif intérêt avec lequel la République a suivi le commencement de mon règne. Les vœux que vous m'exprimez soit pour moi personnel, soit pour celle de mon peuple, correspondent à ceux non moins sincères que je fais pour le bonheur de la nation française et de l'illustre homme d'état qui la dirige. Avant ce moment, Monsieur l'ambassadeur, vous aviez montré par votre conduite l'affection que vous portez à la République française. Dans des circonstances critiques, alors que vous étiez comme aujourd'hui investi de la représentation officielle de la France, vous avez obtenu des titres à notre reconnaissance. La collaboration que vous nous offrez si noblement obtiendra l'appui décidé de mon gouvernement, et dans l'accomplissement de la tâche confiée à votre sagesse et à votre intelligence, M. le président de la République, chaque jour rendra encore plus cordiaux les rapports qui existent si heureusement entre les deux pays. M. Cambon a fait ensuite ses vœux officiels, dans une des voitures de la cour, au président du Conseil et à divers ministres. Ces visites ont été aussi très rendues. Les discours de M. Cambon a produit une excellente impression. Le duc de Teisan va mieux. ALLEMAGNE. - M. de Billow et M. Bebel. - Toute la séance d'hier jeudi a été remplie par un long discours de M. Bebel auquel M. de Billow a répondu. M. Bebel a affirmé que l'Allemagne ne peut pas supporter les charges d'une armée et d'une armée de premier rang. En suivant la fameuse politique mondiale, l'Allemagne joue le rôle d'un homme qui fait l'impératif d'un touché-tout risible qui se mêle de tout. Il reproche à la France de faire constamment les prévenances à la Russie, sans obtenir la moindre compensation. Les Anglais sont irrités contre les Allemands, surtout à cause de notre politique navale. M. Bebel critique aussi la conduite de l'Allemagne dans les affaires de Venezuela, où il s'agit de des intérêts de quelques gros capitalistes. Il critique aussi l'attitude prise contre les socialistes. La discussion devient vive et s'aggrave. M. Bebel parle du langage de l'empereur et d'une voix s'élève qui traite ce langage de « révolte ». M. de Ballestrem intervient; il veut savoir qui a prononcé cette parole, pour rappeler son auteur à l'ordre. Personne ne répond. M. Bebel ajoute que le prince impérial a traité les socialistes de « misérables ». Le Reichstag est fort animé quand M. de Billow monte à la tribune pour répondre. Il refuse, une à une, les assertions de M. Bebel. Il n'est pas interrompu. Il explique que les paroles de l'empereur: « Notre avenir est sur mer » a d'autre signification que l'Allemagne, comme les autres nations, a le droit de « voguer sur les mers » et qu'au-delà que le programme des constructions navales sera rempli l'Allemagne ne sera sur mer qu'une puissance de quatrième rang. Enfin, refusant les paroles de M. Bebel au sujet de la haine qu'inspire partout l'Allemagne, le chancelier ne voit là qu'une maladroite exagération. Et il termine par ces mots: « Gardons nous de pousser à l'extrême des querelles qui nous divisent nous et personne ne nous offensera ». Voilà un langage dont on peut, même en France, faire son profit. MAROC. - Nouvelles rassurantes. - Les lettres transmises de Fes à la presse anglaise sont bonnes. La tribu Hysnia, attaquée par les

troupes du gouvernement, a dû s'enfuir. Des prisonniers ont été amenés à Fes. Les désordres près de Marakesh sont sans importance. Les villages de la tribu Hysnia ont été brûlés: les troupeaux ont été razzés. Mais il ne peut se faire que, de ce côté, il y ait encore des difficultés. D'autre part, on n'est pas sans inquiétude sur l'attitude du prétendant dont on ignore les desseins. VENEZUELA. - Le bombardement des Allemands. - La conduite des Allemands qui ont poursuivi pendant toute la journée d'hier le bombardement de San Carlos est absolument inacceptable. Les trois navires allemands, Panther, Vineta et Falks, ont criblé d'obus la forteresse qui a répondu tant qu'elle a pu; mais son artillerie est plus faible. Les dégâts sont considérables. Il y a plusieurs morts, et le village de San Carlos a beaucoup souffert. En Angleterre, l'irritation s'accroît contre les Allemands. Et les journaux demandent pourquoi l'Angleterre n'a pas empêché ces actes d'utile violence au moment où on allait négocier pour le règlement de ce conflit. On dit, du reste, que le gouvernement anglais a fait connaître aux Etats-Unis qu'il désapprouvait le bombardement et qu'il n'en avait pas été préalablement informé. Après le bombardement, les vaisseaux allemands ont capturé le canonnière vénézuélienne Miranda et l'ont emmené. TRAIN TAMPONNÉ PAR UN RAPIDE 2 MORTS - 9 BLESSÉS Le rapide de Paris n° 34, partant d'Angers à 1 h. 30 du soir et passant à la Bohalle à 1 h. 1/2, a tamponné, à cette dernière station, la machine n° 751, stationnant sur les voies principales. Le choc a été terrible, le rapide marchant à une allure de 80 ou 100 kilomètres à l'heure. Un mécanicien et un chauffeur ont été tués sur le coup, et les deux autres ont été grièvement blessés. Une dizaine de voyageurs du rapide ont été également blessés. Les deux machines ont été démolies ainsi que trois wagons du rapide, qui auraient été en partie brisés. Les voies sont obstruées et la circulation des trains interrompue. Le chauffeur et le chauffeur du rapide, deux Angevins, tous deux pères de famille, se nomment Lambert et Charlier. Ceux du train tamponné sont les Français et le Breton, qui ont été ramenés à Angers dans la même train que les cadavres de leurs malheureux camarades. La cause de la catastrophe est de très graves confusions à la tête; sa vie est en danger. Mercier est moins grièvement blessé. Voici les noms des voyageurs blessés: M. Raimbourg, nommé Elbeuf; Elbeuf; Raimbourg, de Loir-et-Cher; Brunet, chimiste à Paris, 37, boulevard Saint-Marc; Hure, d'Angers. M. employé de la poste et deux agents du train ont été sérieusement contusionnés. Une femme enterrée par son meurtrier DANS UNE CABANE A LAPINS Un crime, commis il y a plusieurs mois environ, a été découvert hier soir au Petit-Village. Avant-hier, le horticoltur Simon-Léon-François, nommé Lamouline, frappe d'intention son épouse, la femme Lamouline, et on constata qu'il avait habité 38, boulevard de la Zone, en compagnie de sa fille, Thérèse Demarcelle, du père de celle-ci, cordonnier, et de la compagnie de ce dernier, la femme Françoise Legrand, âgée de 47 ans. Ces deux femmes avaient, à plusieurs reprises, attiré l'attention de la police. M. le juge Bourcier vint hier dans le cabinet de M. Hamard et se concerta avec lui. Thérèse, questionnée sans résultat, lui fit dire ce qu'elle savait. Elle raconta que son père avait caché le corps sous le lit d'un appartement de 600 francs et, pour le punir, il l'avait frappée avec le premier objet qui lui était tombé sous la main. Cet objet était un jeu de cartes de cordonnier. Françoise tomba, mais, vigoureuse, énergique, elle s'était traînée pour chercher de quoi se défendre. Demarcelle l'avait aidée à se relever et à se réfugier dans une cabane à lapins. A la suite de cette déclaration, M. Bourcier, le juge Bourcier de la République et M. Hamard, chef de la Sûreté, se transportèrent boulevard de la Zone, sur le terrain militaire. Ils firent arrêter Demarcelle, puis, sans lui donner le temps de réfléchir, M. Bourcier lui demanda: « Où avez-vous enterré le cadavre? »

ALPHONSE XIII a répondu: « Monsieur l'ambassadeur, il me plaît de recevoir les lettres qui vous accréditent à ma cour comme ambassadeur de la République française. L'Espagne et la France sont unies par les liens d'une vieille amitié, rien ne m'est plus agréable que l'assurance que vous apportez de l'attentif intérêt avec lequel la République a suivi le commencement de mon règne. Les vœux que vous m'exprimez soit pour moi personnel, soit pour celle de mon peuple, correspondent à ceux non moins sincères que je fais pour le bonheur de la nation française et de l'illustre homme d'état qui la dirige. Avant ce moment, Monsieur l'ambassadeur, vous aviez montré par votre conduite l'affection que vous portez à la République française. Dans des circonstances critiques, alors que vous étiez comme aujourd'hui investi de la représentation officielle de la France, vous avez obtenu des titres à notre reconnaissance. La collaboration que vous nous offrez si noblement obtiendra l'appui décidé de mon gouvernement, et dans l'accomplissement de la tâche confiée à votre sagesse et à votre intelligence, M. le président de la République, chaque jour rendra encore plus cordiaux les rapports qui existent si heureusement entre les deux pays. M. Cambon a fait ensuite ses vœux officiels, dans une des voitures de la cour, au président du Conseil et à divers ministres. Ces visites ont été aussi très rendues. Les discours de M. Cambon a produit une excellente impression. Le duc de Teisan va mieux. ALLEMAGNE. - M. de Billow et M. Bebel. - Toute la séance d'hier jeudi a été remplie par un long discours de M. Bebel auquel M. de Billow a répondu. M. Bebel a affirmé que l'Allemagne ne peut pas supporter les charges d'une armée et d'une armée de premier rang. En suivant la fameuse politique mondiale, l'Allemagne joue le rôle d'un homme qui fait l'impératif d'un touché-tout risible qui se mêle de tout. Il reproche à la France de faire constamment les prévenances à la Russie, sans obtenir la moindre compensation. Les Anglais sont irrités contre les Allemands, surtout à cause de notre politique navale. M. Bebel critique aussi la conduite de l'Allemagne dans les affaires de Venezuela, où il s'agit de des intérêts de quelques gros capitalistes. Il critique aussi l'attitude prise contre les socialistes. La discussion devient vive et s'aggrave. M. Bebel parle du langage de l'empereur et d'une voix s'élève qui traite ce langage de « révolte ». M. de Ballestrem intervient; il veut savoir qui a prononcé cette parole, pour rappeler son auteur à l'ordre. Personne ne répond. M. Bebel ajoute que le prince impérial a traité les socialistes de « misérables ». Le Reichstag est fort animé quand M. de Billow monte à la tribune pour répondre. Il refuse, une à une, les assertions de M. Bebel. Il n'est pas interrompu. Il explique que les paroles de l'empereur: « Notre avenir est sur mer » a d'autre signification que l'Allemagne, comme les autres nations, a le droit de « voguer sur les mers » et qu'au-delà que le programme des constructions navales sera rempli l'Allemagne ne sera sur mer qu'une puissance de quatrième rang. Enfin, refusant les paroles de M. Bebel au sujet de la haine qu'inspire partout l'Allemagne, le chancelier ne voit là qu'une maladroite exagération. Et il termine par ces mots: « Gardons nous de pousser à l'extrême des querelles qui nous divisent nous et personne ne nous offensera ». Voilà un langage dont on peut, même en France, faire son profit. MAROC. - Nouvelles rassurantes. - Les lettres transmises de Fes à la presse anglaise sont bonnes. La tribu Hysnia, attaquée par les

troupes du gouvernement, a dû s'enfuir. Des prisonniers ont été amenés à Fes. Les désordres près de Marakesh sont sans importance. Les villages de la tribu Hysnia ont été brûlés: les troupeaux ont été razzés. Mais il ne peut se faire que, de ce côté, il y ait encore des difficultés. D'autre part, on n'est pas sans inquiétude sur l'attitude du prétendant dont on ignore les desseins. VENEZUELA. - Le bombardement des Allemands. - La conduite des Allemands qui ont poursuivi pendant toute la journée d'hier le bombardement de San Carlos est absolument inacceptable. Les trois navires allemands, Panther, Vineta et Falks, ont criblé d'obus la forteresse qui a répondu tant qu'elle a pu; mais son artillerie est plus faible. Les dégâts sont considérables. Il y a plusieurs morts, et le village de San Carlos a beaucoup souffert. En Angleterre, l'irritation s'accroît contre les Allemands. Et les journaux demandent pourquoi l'Angleterre n'a pas empêché ces actes d'utile violence au moment où on allait négocier pour le règlement de ce conflit. On dit, du reste, que le gouvernement anglais a fait connaître aux Etats-Unis qu'il désapprouvait le bombardement et qu'il n'en avait pas été préalablement informé. Après le bombardement, les vaisseaux allemands ont capturé le canonnière vénézuélienne Miranda et l'ont emmené. TRAIN TAMPONNÉ PAR UN RAPIDE 2 MORTS - 9 BLESSÉS Le rapide de Paris n° 34, partant d'Angers à 1 h. 30 du soir et passant à la Bohalle à 1 h. 1/2, a tamponné, à cette dernière station, la machine n° 751, stationnant sur les voies principales. Le choc a été terrible, le rapide marchant à une allure de 80 ou 100 kilomètres à l'heure. Un mécanicien et un chauffeur ont été tués sur le coup, et les deux autres ont été grièvement blessés. Une dizaine de voyageurs du rapide ont été également blessés. Les deux machines ont été démolies ainsi que trois wagons du rapide, qui auraient été en partie brisés. Les voies sont obstruées et la circulation des trains interrompue. Le chauffeur et le chauffeur du rapide, deux Angevins, tous deux pères de famille, se nomment Lambert et Charlier. Ceux du train tamponné sont les Français et le Breton, qui ont été ramenés à Angers dans la même train que les cadavres de leurs malheureux camarades. La cause de la catastrophe est de très graves confusions à la tête; sa vie est en danger. Mercier est moins grièvement blessé. Voici les noms des voyageurs blessés: M. Raimbourg, nommé Elbeuf; Elbeuf; Raimbourg, de Loir-et-Cher; Brunet, chimiste à Paris, 37, boulevard Saint-Marc; Hure, d'Angers. M. employé de la poste et deux agents du train ont été sérieusement contusionnés. Une femme enterrée par son meurtrier DANS UNE CABANE A LAPINS Un crime, commis il y a plusieurs mois environ, a été découvert hier soir au Petit-Village. Avant-hier, le horticoltur Simon-Léon-François, nommé Lamouline, frappe d'intention son épouse, la femme Lamouline, et on constata qu'il avait habité 38, boulevard de la Zone, en compagnie de sa fille, Thérèse Demarcelle, du père de celle-ci, cordonnier, et de la compagnie de ce dernier, la femme Françoise Legrand, âgée de 47 ans. Ces deux femmes avaient, à plusieurs reprises, attiré l'attention de la police. M. le juge Bourcier vint hier dans le cabinet de M. Hamard et se concerta avec lui. Thérèse, questionnée sans résultat, lui fit dire ce qu'elle savait. Elle raconta que son père avait caché le corps sous le lit d'un appartement de 600 francs et, pour le punir, il l'avait frappée avec le premier objet qui lui était tombé sous la main. Cet objet était un jeu de cartes de cordonnier. Françoise tomba, mais, vigoureuse, énergique, elle s'était traînée pour chercher de quoi se défendre. Demarcelle l'avait aidée à se relever et à se réfugier dans une cabane à lapins. A la suite de cette déclaration, M. Bourcier, le juge Bourcier de la République et M. Hamard, chef de la Sûreté, se transportèrent boulevard de la Zone, sur le terrain militaire. Ils firent arrêter Demarcelle, puis, sans lui donner le temps de réfléchir, M. Bourcier lui demanda: « Où avez-vous enterré le cadavre? »

ALPHONSE XIII a répondu: « Monsieur l'ambassadeur, il me plaît de recevoir les lettres qui vous accréditent à ma cour comme ambassadeur de la République française. L'Espagne et la France sont unies par les liens d'une vieille amitié, rien ne m'est plus agréable que l'assurance que vous apportez de l'attentif intérêt avec lequel la République a suivi le commencement de mon règne. Les vœux que vous m'exprimez soit pour moi personnel, soit pour celle de mon peuple, correspondent à ceux non moins sincères que je fais pour le bonheur de la nation française et de l'illustre homme d'état qui la dirige. Avant ce moment, Monsieur l'ambassadeur, vous aviez montré par votre conduite l'affection que vous portez à la République française. Dans des circonstances critiques, alors que vous étiez comme aujourd'hui investi de la représentation officielle de la France, vous avez obtenu des titres à notre reconnaissance. La collaboration que vous nous offrez si noblement obtiendra l'appui décidé de mon gouvernement, et dans l'accomplissement de la tâche confiée à votre sagesse et à votre intelligence, M. le président de la République, chaque jour rendra encore plus cordiaux les rapports qui existent si heureusement entre les deux pays. M. Cambon a fait ensuite ses vœux officiels, dans une des voitures de la cour, au président du Conseil et à divers ministres. Ces visites ont été aussi très rendues. Les discours de M. Cambon a produit une excellente impression. Le duc de Teisan va mieux. ALLEMAGNE. - M. de Billow et M. Bebel. - Toute la séance d'hier jeudi a été remplie par un long discours de M. Bebel auquel M. de Billow a répondu. M. Bebel a affirmé que l'Allemagne ne peut pas supporter les charges d'une armée et d'une armée de premier rang. En suivant la fameuse politique mondiale, l'Allemagne joue le rôle d'un homme qui fait l'impératif d'un touché-tout risible qui se mêle de tout. Il reproche à la France de faire constamment les prévenances à la Russie, sans obtenir la moindre compensation. Les Anglais sont irrités contre les Allemands, surtout à cause de notre politique navale. M. Bebel critique aussi la conduite de l'Allemagne dans les affaires de Venezuela, où il s'agit de des intérêts de quelques gros capitalistes. Il critique aussi l'attitude prise contre les socialistes. La discussion devient vive et s'aggrave. M. Bebel parle du langage de l'empereur et d'une voix s'élève qui traite ce langage de « révolte ». M. de Ballestrem intervient; il veut savoir qui a prononcé cette parole, pour rappeler son auteur à l'ordre. Personne ne répond. M. Bebel ajoute que le prince impérial a traité les socialistes de « misérables ». Le Reichstag est fort animé quand M. de Billow monte à la tribune pour répondre. Il refuse, une à une, les assertions de M. Bebel. Il n'est pas interrompu. Il explique que les paroles de l'empereur: « Notre avenir est sur mer » a d'autre signification que l'Allemagne, comme les autres nations, a le droit de « voguer sur les mers » et qu'au-delà que le programme des constructions navales sera rempli l'Allemagne ne sera sur mer qu'une puissance de quatrième rang. Enfin, refusant les paroles de M. Bebel au sujet de la haine qu'inspire partout l'Allemagne, le chancelier ne voit là qu'une maladroite exagération. Et il termine par ces mots: « Gardons nous de pousser à l'extrême des querelles qui nous divisent nous et personne ne nous offensera ». Voilà un langage dont on peut, même en France, faire son profit. MAROC. - Nouvelles rassurantes. - Les lettres transmises de Fes à la presse anglaise sont bonnes. La tribu Hysnia, attaquée par les

troupes du gouvernement, a dû s'enfuir. Des prisonniers ont été amenés à Fes. Les désordres près de Marakesh sont sans importance. Les villages de la tribu Hysnia ont été brûlés: les troupeaux ont été razzés. Mais il ne peut se faire que, de ce côté, il y ait encore des difficultés. D'autre part, on n'est pas sans inquiétude sur l'attitude du prétendant dont on ignore les desseins. VENEZUELA. - Le bombardement des Allemands. - La conduite des Allemands qui ont poursuivi pendant toute la journée d'hier le bombardement de San Carlos est absolument inacceptable. Les trois navires allemands, Panther, Vineta et Falks, ont criblé d'obus la forteresse qui a répondu tant qu'elle a pu; mais son artillerie est plus faible. Les dégâts sont considérables. Il y a plusieurs morts, et le village de San Carlos a beaucoup souffert. En Angleterre, l'irritation s'accroît contre les Allemands. Et les journaux demandent pourquoi l'Angleterre n'a pas empêché ces actes d'utile violence au moment où on allait négocier pour le règlement de ce conflit. On dit, du reste, que le gouvernement anglais a fait connaître aux Etats-Unis qu'il désapprouvait le bombardement et qu'il n'en avait pas été préalablement informé. Après le bombardement, les vaisseaux allemands ont capturé le canonnière vénézuélienne Miranda et l'ont emmené. TRAIN TAMPONNÉ PAR UN RAPIDE 2 MORTS - 9 BLESSÉS Le rapide de Paris n° 34, partant d'Angers à 1 h. 30 du soir et passant à la Bohalle à 1 h. 1/2, a tamponné, à cette dernière station, la machine n° 751, stationnant sur les voies principales. Le choc a été terrible, le rapide marchant à une allure de 80 ou 100 kilomètres à l'heure. Un mécanicien et un chauffeur ont été tués sur le coup, et les deux autres ont été grièvement blessés. Une dizaine de voyageurs du rapide ont été également blessés. Les deux machines ont été démolies ainsi que trois wagons du rapide, qui auraient été en partie brisés. Les voies sont obstruées et la circulation des trains interrompue. Le chauffeur et le chauffeur du rapide, deux Angevins, tous deux pères de famille, se nomment Lambert et Charlier. Ceux du train tamponné sont les Français et le Breton, qui ont été ramenés à Angers dans la même train que les cadavres de leurs malheureux camarades. La cause de la catastrophe est de très graves confusions à la tête; sa vie est en danger. Mercier est moins grièvement blessé. Voici les noms des voyageurs blessés: M. Raimbourg, nommé Elbeuf; Elbeuf; Raimbourg, de Loir-et-Cher; Brunet, chimiste à Paris, 37, boulevard Saint-Marc; Hure, d'Angers. M. employé de la poste et deux agents du train ont été sérieusement contusionnés. Une femme enterrée par son meurtrier DANS UNE CABANE A LAPINS Un crime, commis il y a plusieurs mois environ, a été découvert hier soir au Petit-Village. Avant-hier, le horticoltur Simon-Léon-François, nommé Lamouline, frappe d'intention son épouse, la femme Lamouline, et on constata qu'il avait habité 38, boulevard de la Zone, en compagnie de sa fille, Thérèse Demarcelle, du père de celle-ci, cordonnier, et de la compagnie de ce dernier, la femme Françoise Legrand, âgée de 47 ans. Ces deux femmes avaient, à plusieurs reprises, attiré l'attention de la police. M. le juge Bourcier vint hier dans le cabinet de M. Hamard et se concerta avec lui. Thérèse, questionnée sans résultat, lui fit dire ce qu'elle savait. Elle raconta que son père avait caché le corps sous le lit d'un appartement de 600 francs et, pour le punir, il l'avait frappée avec le premier objet qui lui était tombé sous la main. Cet objet était un jeu de cartes de cordonnier. Françoise tomba, mais, vigoureuse, énergique, elle s'était traînée pour chercher de quoi se défendre. Demarcelle l'avait aidée à se relever et à se réfugier dans une cabane à lapins. A la suite de cette déclaration, M. Bourcier, le juge Bourcier de la République et M. Hamard, chef de la Sûreté, se transportèrent boulevard de la Zone, sur le terrain militaire. Ils firent arrêter Demarcelle, puis, sans lui donner le temps de réfléchir, M. Bourcier lui demanda: « Où avez-vous enterré le cadavre? »

ALPHONSE XIII a répondu: « Monsieur l'ambassadeur, il me plaît de recevoir les lettres qui vous accréditent à ma cour comme ambassadeur de la République française. L'Espagne et la France sont unies par les liens d'une vieille amitié, rien ne m'est plus agréable que l'assurance que vous apportez de l'attentif intérêt avec lequel la République a suivi le commencement de mon règne. Les vœux que vous m'exprimez soit pour moi personnel, soit pour celle de mon peuple, correspondent à ceux non moins sincères que je fais pour le bonheur de la nation française et de l'illustre homme d'état qui la dirige. Avant ce moment, Monsieur l'ambassadeur, vous aviez montré par votre conduite l'affection que vous portez à la République française. Dans des circonstances critiques, alors que vous étiez comme aujourd'hui investi de la représentation officielle de la France, vous avez obtenu des titres à notre reconnaissance. La collaboration que vous nous offrez si noblement obtiendra l'appui décidé de mon gouvernement, et dans l'accomplissement de la tâche confiée à votre sagesse et à votre intelligence, M. le président de la